



Alain Olivier

Voyage au Mali sans chameau

récit

XYZ
éditeur

Extrait de la publication

Du même auteur

Le chant des bélugas, roman, Éditions Vents d'Ouest, 1995.

Nuits d'Afrique, roman, XYZ éditeur, 1997.

Voyage au Viêt Nam avec un voyou, récit, XYZ éditeur, 2008.

Alain Olivier

Voyage au Mali sans chameau

récit



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Olivier, Alain, 1963-

Voyage au Mali sans chameau : récit

ISBN 978-2-89261-592-0

1. Olivier, Alain, 1963- — Voyages — Mali. 2. Mali - Descriptions et voyages.
3. Mali — Mœurs et coutumes — 21^e siècle. I. Titre.

DT551.27.O44 2010

916.62304'52

C2010-942107-8

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et du ministère de la Culture et des Communications du Québec (MCCQ) par l'entremise de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Conception typographique et montage: Édiscript enr.

Maquette de la couverture: Zirval Design

Photographie de la couverture: David Kerkhoff, iStockphoto

Photographie de l'auteur: Anna Cividino

Copyright © 2010, Alain Olivier

Copyright © 2010, Les Éditions XYZ inc.

ISBN 978-2-89261-592-0

Dépôt légal: 4^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion/distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec)

H2K 3W6

Téléphone: 514 523-1523

Télécopieur: 514 523-9969

www.distributionhmh.com

Diffusion/distribution en Europe:

DNM-Distribution du Nouveau Monde

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris, France

Téléphone: 01.43.54.49.02

Télécopieur: 01.43.54.39.15

www.librairieduquebec.fr

Imprimé au Canada

www.editionsxyz.com

*À mon frère,
À ma sœur,
À ma famille à Adzopé*

Enfin nous arrivâmes heureusement à Temboctou,
au moment où le soleil touchait à l'horizon.
Je voyais donc cette capitale du Soudan,
qui depuis si longtemps était le but de tous mes désirs.

RENÉ CAILLIÉ, 1828

PROLOGUE

Lorsqu'on part en voyage, on porte toujours en soi le secret espoir de réinventer sa vie. Personne n'y échappe, pas même le plus choyé des hommes. Même comblé — avec à ses côtés la plus ravissante des compagnes, un fils adorable, entouré d'amis fidèles, menant une carrière exaltante —, qui n'en vient pas certains jours à rêver d'une nouvelle existence?

J'ai pourtant eu, quant à moi, plus que ma part d'aventures. Et si je ne suis pas encore arrivé à l'âge où l'on a pris l'habitude de ne plus contempler que ses vieux souvenirs, n'en suis-je pas déjà à celui où les principaux choix qui s'offrent à un être humain au cours d'une vie ont été faits et où l'on ne devrait donc plus espérer grand-chose devant soi?

On continue pourtant de se bercer de l'illusion que le voyage, inévitablement, nous transformera. Qu'il n'en restera pas que des photographies sur du papier glacé, ni même des souvenirs inscrits dans la mémoire, mais que ce qu'on y aura vécu sera gravé, buriné dans notre chair. Par moments, on y est presque. «L'autre», celui qu'on était avant d'entreprendre notre périple, ne nous suit plus. On l'a perdu de vue, au détour d'un sentier. On ressent alors une grande exaltation. Néanmoins, un doute subsiste: s'il nous rattrapait? Aussi accélère-t-on encore un peu. On ose un dernier coup d'œil derrière soi, il n'est toujours pas là, on jubile! On se permet alors de ralentir légèrement le pas. On contemple l'horizon,

qui nous paraît plus lumineux que jamais. Et c'est à cet instant qu'on l'aperçoit, tout à coup, devant soi, un sourire ironique sur les lèvres. « L'autre » nous avait joué un tour. On croyait l'avoir semé, alors qu'il nous attendait tout simplement, patiemment, au milieu du chemin.

Nos folles chimères s'évanouissent aussitôt. Le verdict est implacable : on ne se refait pas si facilement. Et l'on abdique, la tête basse, l'air piteux. On finit, vaincu, par rentrer à la maison.

Je pars aujourd'hui encore en pressentant que j'en viendrai forcément à capituler. Mais en songeant à cela, je t'imagines subitement en train de me dévisager. Tu as les yeux tristes. Je te décois.

— Laisse-toi surprendre, papa, pour une fois. Abandonne-toi.

Tu ne me convains pas tout à fait. Cependant, tu parviens tout de même à m'ébranler un peu. Aussi, après mûre réflexion, me suis-je décidé à te faire une promesse. La voici : avant de baisser les bras, je les tiendrai bien levés, mains ouvertes, devant moi, afin de m'assurer que je puisse tout saisir, tout étreindre, tout embrasser. Qui sait ? Ce nouveau voyage m'étonnera peut-être.

Cette fois-ci, mon ange, je ne te trahirai pas.

UNE OCCASION À SAISIR

Lorsque j'ai appris, il y a quelques semaines, que l'occasion m'était enfin donnée de retourner au Mali, j'étais euphorique : j'avais espéré pendant tant d'années qu'une telle possibilité se présente ! Certes, le temps passant, j'avais presque fini par oublier ce que j'avais si longtemps appelé de mes vœux. Mais il restait toujours en moi, pour ce pays découvert à l'âge de vingt ans, une petite flamme. Or, voilà que mon travail — cette obsession de voir tout le monde planter partout des arbres — m'oblige à me rendre là-bas.

Aujourd'hui, pourtant, mon cœur est chagrin. J'aurais aimé que ta mère et toi puissiez m'accompagner. Nous aurions pu entreprendre un nouveau périple familial, comme celui que nous avons effectué au Viêt Nam quand tu avais onze ans. Mais nous ne pouvons tout de même pas nous permettre de te retirer chaque année de ton école à seule fin de combler notre besoin de parcourir le monde...

Je partirai donc seul, comme prévu, après vous avoir embrassés tendrement.

À bientôt, mon beau. Je t'écirai.

TROIS PETITS MOTS EN PRÉLUDE

«Je t'aime»: tous les romans, publiés ou non, que j'ai écrits jusqu'à la jeune trentaine se terminaient à peu de choses près sur ces trois petits mots adressés au père, à la mère, au frère, à la sœur, à l'amante, à l'enfant. Avais-je donc tellement de difficulté à les prononcer pour éprouver à ce point le besoin de les coucher sur papier?

Ils me viennent aujourd'hui beaucoup plus aisément, parfois même spontanément, même si je ne les utilise jamais à la légère. À aucun moment, par exemple, je ne les ai employés en guise d'au revoir, comme le font de nos jours tant de parents au moment de laisser leurs enfants à la garderie. Néanmoins, si je ne te les ai pas dits cent fois...

Tu n'auras donc pas à attendre la conclusion de mon récit pour entendre une telle révélation. Car l'amour que je te porte en est le prélude, non l'achèvement. Je me demande presque pourquoi je prends la peine de le préciser tellement cela est évident.

Je ne suis pas encore parti, mon fils, et tu me manques déjà.

MOURIR D'ENNUI

Voici venue l'heure de nous séparer. J'embrasse ta mère, puis te serre sur mon cœur.

— Vas-tu t'ennuyer ?

— Ça m'étonnerait, réponds-tu tout de go, un sourire angélique sur les lèvres.

Je cueille ton sourire et l'enfouis dans mes bagages. Je me sens subitement allégé de la moitié de mon fardeau.

LE CHANT DU MUEZZIN

Quatre heures du matin. Je suis réveillé par le muezzin, qui appelle les fidèles à la prière, la voix amplifiée par un puissant haut-parleur. Il n'y a pas de doute : je suis bel et bien arrivé à Bamako.

Sa mélodie n'est pas désagréable, si ce n'est qu'elle clôt une nuit trop courte : mon avion s'est posé en retard et je ne me suis couché qu'à une heure du matin. Sa voix, à tout le moins, est mélodieuse, à mille lieues de celle de son homologue de la mosquée de Niogsin, à Ouagadougou, où j'ai résidé quelque temps, il y a déjà bien des années. Il est vrai que ses haut-parleurs étaient dirigés tout droit vers ma chambre, qui se trouvait à dix mètres à peine de la mosquée, peut-être quinze, mais guère plus. Il faut dire aussi qu'ils grésillaient comme du beurre dans la poêle, et qu'il nous fallait chaque jour endurer la toux tenace du muezzin, ainsi que le son des crachats qu'il ne se privait aucunement d'expectorer sans même prendre la peine de se détourner de son micro. Cela n'aidait guère à me convaincre de me convertir à l'islam, malgré la douce insistance de quelques-uns de mes amis musulmans. Mais je n'ai jamais su prier, ni pour moi ni pour personne.

Le Sahel aurait pourtant bien besoin de mes prières. Cependant, je ne pense qu'à ma nuit de sommeil interrompue, à ma grippe qui s'éternise et aux toussotements qui secouent ma poitrine, au matelas trop mou, aux moustiques qui susurrent dans la nuit noire. Qu'est-ce que Dieu pourrait bien tirer de moi ?

LA RUE ACHKABAD

Je m'assois à la fenêtre de ma chambre, qui surplombe la rue Achkabad, en plein cœur de Bamako, et observe tranquillement la vie qui se déroule devant moi. Une femme aux vêtements bariolés — jaune, ocre, rouge, orangé, vert lime — marche lentement, en levant à peine les pieds du sol, une large bassine pleine d'oranges sur la tête. Deux marchands, des enfants encore loin de l'adolescence, l'un coiffé d'une casquette des Mets de New York, et l'autre, d'une tuque enfoncée sur la tête, brandissent des cigarettes au nez des passants. Un homme vêtu d'une longue djellaba au col brodé s'empare d'un récipient de plastique en forme de théière et s'évanouit derrière un mur pour y faire ses ablutions. Non loin de là, une fillette berce son petit frère, attaché dans son dos à l'aide d'un pagne noué à sa taille, en se balançant lentement, sans bouger les pieds.

J'essaie de retrouver l'émotion qui m'habitait la première fois que j'ai découvert ce genre de scène, mais, étrangement, je n'y arrive pas. Trois jeunes femmes, tout à fait ravissantes dans leurs beaux pagnes colorés, discutent à grands cris ; je n'entends pas leur voix. Une dame installe sur le trottoir un petit étal de mangues ; leur doux parfum ne fait pas frémir mes narines. Deux vieillards se serrent longuement la main, sans vouloir la lâcher ; mais ce contact n'a aucun effet sur moi. Je ne ressens rien. Ai-je vieilli prématurément ? Je n'arrive pas à me réjouir de ce voyage dont j'ai pourtant tant rêvé. Je suis fatigué.

Je m'apprête à tourner le dos à la rue — faire n'importe quoi : ranger ma valise, faire mon lit, enrouler ma moustiquaire, prendre une douche, me raser — quand mon attention est attirée par la silhouette d'un homme de mon âge. Assis sur le trottoir d'en face, il espère je ne sais qui ou quoi en silence. Je l'observe un long moment, fasciné. Il ne fait strictement rien. Il est là, tout simplement. Somnolent. Le regard vague. Attendant que le temps passe. Rien de plus.

Je détourne la tête, complètement désespéré. Je viens de réaliser soudainement que cet homme est mon miroir. Je voudrais retrouver la passion qui m'a tant fait aimer ce pays et j'attends, assoupi, qu'elle renaisse. Or, il y a des gens qui vivent là. Juste à côté. Tout près de moi. Comment se fait-il qu'ils me paraissent si loin ? Qu'ils me semblent hors d'atteinte ? Qu'ils demeurent hors de moi ! N'est-ce pas pourtant sur le continent africain que j'ai commencé, à vingt ans, à ne plus me sentir totalement étranger aux autres — et à moi-même ?

Aujourd'hui, ces hommes, ces femmes et ces enfants ne me touchent pas.

Je glisse lentement les doigts dans mes cheveux, puis enfouis mon visage dans mes mains. Alors, tout doucement, l'évidence s'impose : mon détachement est tout ce qu'il y a de plus naturel. On ne peut aimer derrière une lentille de caméra, à un jet de pierre, tout juste à portée de voix. Avant qu'une femme puisse faire partie de soi, ne faut-il pas lui avoir pris la main, l'avoir regardée bien en face, lui avoir parlé tendrement, en murmurant à son oreille, avoir effleuré son bras, son cou, son épaule ? L'homme qui se tient debout devant sa porte pour tenter de saisir la vie qui s'agite devant ses yeux ne saisit rien du tout. Comment pourrait-il écrire

ensuite le récit de son voyage ? Pour écrire, ne serait-ce qu'un tant soit peu, même de façon imparfaite, même maladroitement, il faut avoir vécu et, plus encore, vibrer de ce qu'on a vécu, de la rencontre du monde et de ses habitants.

Il est grand temps que je m'extirpe de ma torpeur. Le temps fuit. Il est déjà huit heures du matin !

Je m'empare de mon sac à dos, y glisse une bouteille d'eau et cours sans plus attendre à l'assaut de la ville.

UNE PETITE BOURGADE

Je suis à peine sorti de l'hôtel que déjà des enfants revêtus de leur tenue d'écoliers agitent leurs petites mains vers moi en criant pour me saluer.

— *Toubabou*, merci!

— *Toubabou*, s'il vous plaît!

— *Toubabou*, bonsoir!

Leur sourire est resplendissant. Toi qui sais te laisser toucher par le charme des plus jeunes, tu l'aimerais, j'en suis sûr, comme moi.

Je leur réponds en faisant de grands signes de la main dans leur direction.

— Bonjour! Ça va?

— Bonjour! Ça va? répètent-ils tous en chœur, et leurs rires roulent en cascade en éclaboussant tout le monde au passage.

Je poursuis ma route en m'étonnant que, dans une ville où séjournent tant de touristes et de coopérants de nationalités diverses, des enfants puissent encore se réjouir de ma présence. Peut-être Bamako n'a-t-elle pas autant changé que plusieurs s'évertuent à le croire. Certes, quand le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes y pénètre en compagnie de quelques soldats français, en 1883, il ne s'agit encore que d'une bourgade de quelques centaines d'habitants. Mais la décision d'en faire la capitale de la colonie du Soudan français et la construction de la ligne de chemin de fer qui devait la

relier à Dakar, au début du xx^e siècle, allaient donner une véritable impulsion à son développement. Tour à tour, on y verra apparaître le palais de Koulouba — résidence du gouverneur — un hôpital, une cathédrale, un bureau de poste, un marché central, une maison des artisans, des écoles, une grande mosquée. Des quartiers à l'euro péenne, avec des places publiques et des rues bordées de caïlcédrats, y seront aménagés. Et des marchands venus de tous les coins de la colonie viendront y faire du commerce.

Au cours des dernières décennies, la ville, dont la république du Mali allait faire, au moment de son indépendance, en 1960, sa capitale, a crû à un rythme effréné. Elle compte aujourd'hui près de deux millions d'habitants répartis sur les deux rives du fleuve Niger, ou *Djoliba*, en *bamanankan*, la langue des Bambaras. Et si je reconnais sans trop de peine l'agglomération urbaine que j'ai découverte il y a près de vingt-cinq ans, il me faut avouer que j'y ai perdu plusieurs de mes repères. Or, cela ne tient peut-être pas tant à la géographie du lieu qu'à des éléments de nature démographique: plus de cinquante pour cent des Bamakoïses sont âgés de moins de vingt ans. Ce détail, banal en apparence, me trouble pourtant considérablement. Car cela signifie que la moitié des habitants de Bamako n'ont jamais vu la ville que j'ai connue lors de mon premier séjour. Que suis-je donc venu retrouver ici?

Je ne dois toutefois pas sous-estimer les Maliens: le temps peut bien faire des siennes, quelque chose me dit que tout ne peut pas avoir changé.

DU CAFÉ EN POUDRE

À quelques centaines de mètres de l'hôtel, je me suis arrêté pour déjeuner dans un de ces cafés improvisés qu'on trouve ici et là sur le trottoir : deux bancs de bois brut, une longue table de planches mal équarries, une grosse marmite d'eau bouillante, une boîte de pain, du sucre, de la margarine, du lait, du café en poudre et, cloués à un poteau qui soutenait un petit toit de tôle ondulée, un vieux calendrier et la photo jaunie de Modibo Keita, le premier président malien.

— Bonjour. Ça va ?

— Ça va, a répondu le jeune homme responsable du café en faisant signe à un adolescent qui sommeillait sur un banc de se pousser un peu pour me faire de la place.

Ils étaient tous deux grands et maigres, comme beaucoup de Maliens. Pantalons beiges, chemises déchirées, sandales de caoutchouc.

— Quoi de neuf à Bamako ? ai-je demandé au maître des lieux.

— On est là.

Il me considérait avec étonnement, comme si mon incursion dans son petit commerce était un événement extraordinaire. Il a essuyé la table à l'aide d'un chiffon mouillé et a posé devant moi une tasse en plastique. Puis, il m'a apporté une boîte de conserve remplie de lait en poudre et un pot de verre contenant quelques morceaux de sucre.

Voir Tombouctou et mourir	307
Un court récit	311
Quitter l'enfance	313
À toi pour toujours	315
Gris-rose.....	316
Les bagages dont il faut se défaire.....	318
Un dernier thé.....	319
Le bonheur.....	320
La fin du voyage.....	321



*Cet ouvrage composé en Adobe Garamond corps 12,5 sur 14,4
a été achevé d'imprimer en octobre deux mille dix
sur les presses de Marquis imprimeur.*